



LETTRES
DE FARET.

A la Princesse Chrysante.

Il la console de la mort de la Princesse
ELISE sa fille.

LETTRE PREMIERE.

DVrant le premier desordre
où m'a mis la
nouvelle de la
mort d'ELISE,
ie puis dire
avecques verité CRISANTE,
que ma premiere pensee a esté de
d ij

me représenter le desplaisir que vous apporteroit cet accident. Ce n'est pas que ie me desie de la force de vostre esprit, ny que ie doive rien presumer de celle du mien ; mais ie me suis figuré vostre malheur assez grand, pour croire que i'estois obligé de contribuer quelque chose à vostre soulagement. Ien'ay pas si bonne opinion de moy, que ie pense vous pouuoir dire des raisons que vous ignoriez, ie veux seulement tascher de vous remettre en memoire, vne partie de celles dont peut estre vostre affliction vous empesche maintenant de vous souuenir. Et certes, CRISANTE, vous estes d'autant plus obligee de tesmoigner de la constâce, que vous estes confideree comme vn exemple de Sagesse de toute la

Court, & qu'il n'est pas iusques à vos moindres actions, qui ne soient imitees de tous ceux qui en veulent faire de bonnes. Que si la douleur vous faisoit faire quelque chose indigne de cette haute opinion que vous auez fait conceuoir de vous, feroit-ce pas aiouster à la perte d'ELISE, celle de la plus belle & plus generale reputation, dont on puisse recompenser vne eminente Vertu comme la vostre? Si i'eusse eu l'honneur d'estre aupres de vous, lors qu'on vous donna cette mauuaise nouvelle, & que vous eussiez daigné m'escouter, i'auouë que i'eusse eu de la peine à vous accorder, mesme la liberté d'obeïr à ces premiers mouuemens, qu'on dit qui ne sont pas en nostre puissance, mais qui neant-

moins doiuent estre en la vostre. Et sur tout maintenant que la plus forte impetuosité de ces tumultes , qui s'elueuent d'abord dans nos ames, doit estre appaisée dans la vostre, ie doute si ie pardonnerois à vos soupirs, s'ils n'estoient bien secrets & bien moderez : Mais ie ne doute point que ie ne fusse contrainct de rougir pour vous, s'il m'arriuoit de voir tomber de vos yeux des larmes, que vous deuez laisser aux autres femmes, qui n'ont pas comme vous, le courage & la resolution des hommes les plus constans. Vous nommerez peut estre ma Philosophie cruelle, mais vous regardant comme quelque chose d'extraordinaire, parmy celles de vostre sexe, ie croirois offencer vostre vertu, si ie la traittois

avecques plus de douceur. Vous
 deuez donc fortifier vostre es-
 prit de quelques remedes, qui
 puissent adoucir l'ennuy que vous
 cause vostre perte; afin que tou-
 tes les fois que le souuenir d'E-
 LISE viendra vous affliger, vous
 ayez dequoy le repousser; ou du
 moins que vous le puissiez em-
 pescher de prendre sur vostre es-
 prit vn empire si absolu, qu'a-
 pres si vous le trouuiez ennemy
 de vostre repos, il ne fust plus en
 vostre pouuoir dele destruire. Et
 à parler sainement CRISANTE,
 lors que vous considererez que
 faisant profession de Religieuse,
 comme elle faisoit, la Mort a esté
 durant sa vie l'vne de ses plus or-
 dinaires meditations, & comme
 il y a beaucoup d'apparence, l'vn
 de ses plus ardens souhaits, ne

confesserez vous pas qu'on a tort de regretter qu'elle soit arriuee en vn lieu où elle alloit , & où mesme elle auoit de l'impatience d'arriuer ? Outre cela, CRISANTH, ie ne pense pas que ce ne vous soit vn sujet de consolation tres-grand & tres-solide, de croire que cette ame pure & sainte comme elle estoit, apres s'estre conseruee sans tasche, parmy les ordures de la terre, soit retournee au lieu de son origine, telle qu'on l'en auoit tiree, & qu'apres auoir icy bas conuersé tant de fois avecques les Anges, elle voye maintenant là haut celuy aux piez de qui ces Esprits bienheureux s'humilient. Cependant la douleur qui est tousiours ingenieuse à nous affliger, ne manque pas de vous représenter tout

ce qui peut esbranter vostre raison, & cette ferme esgalité qui vous a fait si souuent triompher de la fortune. Il est vray, CRISANTE, que vous ne pourrez plus voir cette aymable Fille, dont il ne vous reste plus que la cendre & la memoire. Mais vous estes trop iuste & de trop bon naturel, pour desirer que vostre repos ne serue qu'à ruiner celuy des personnes que vous aymez, & vouloir arracher cette ame glorieuse du milieu des felicitez eternelles, pour la replonger dans les miseres, dont les vies les plus heureuses sont accompagnées. Toutesfois, CRISANTE, de peur de rendre vostre douleur plus opiniastre qu'elle n'est, à force de la contrarier, donnons luy ce qu'elle veut, & tombons d'ac-

cord avec elle, que ce sont de
cruelles separatións que celles qui se
font par la mort. Côme en effect
c'est vne pensèe qui fait fremir
d'horreur, lors qu'on se figure
qu'on ne scauroit reuoir de sa vie
ceux qui vne fois en sont priuez.
Et certes i'auouè qu'il est comme
impossible que les liens naturels se
rompent sans violence, & croy
qu'il ne se trouue point de Pe-
res, ny de Meres si barbares, qui
sans vn extreme ressentiment,
puissent voir arracher d'entre
leurs bras, ceux en la personne
de qui ils semblent reuiure. Ne-
antmoins avec tout cela, C R I-
S A N T E, ie ne trouue pas que
vous puissiez authoriser vos re-
grets d'aucun pretexte absolu-
ment legitime, ny que les prin-
cipales consideratións qui sont

plaindre les autres en de pareilles occasions, se rencontrent en ce dernier accident qui vous est arrivé. Et à tout examiner, on peut dire que vous regrettez la perte d'une chose qui n'estoit plus en vostre possession : Vous l'auiez donnée à l'Eglise, & auiez voulu que cette vertueuse Princeſſe épouſaſt le plus grand de tous les Roys, & le plus beau de tous les Hommes. De ſorte que de murmurer qu'aujourd'huy elle ſoit vnie avecques luy, ce ne ſeroit pas ſeulement vne iniuſtice, mais encore vne eſpece de ſacrilege, & d'impieeté. Je ne voy pas de meſme que vous ayez grand ſuiet de vous affliger de quoy vous ne la reuerrez plus ; puis qu'il ſembloit que vous euſſiez renoncé à ce contentement, lors que vous

consentistes qu'elle entrast en ce saint lieu, où l'on perd le souvenir des grandeurs de la terre, pour ne songer qu'à celles du Ciel. Ces choses estant ainsi, comme à la verité on ne les scauroit contredire avec beaucoup de raison, ie ne pense pas que si vous daignez vous les remettre deuant les yeux, lors que vostre ame sera agitée de quelque trouble, vous n'ayez dequoy l'appaiser. Mais ce ne vous est pas assez de n'auoir point d'affliction : Vous estes née pour les felicitez de l'une & l'autre vie. Vostre condition vous fait posséder celles d'icy bas, & les biens que vous faiçtes tous les iours, vous rendent digne de celles qui nous sont promises là haut. Vous auez la reputation, CRISANTE, de la plus heurcu-

se Princeſſe qui ſoit au monde. Il n'y a perſonne qui ne connoiſſe & ne reſpecte voſtre Veru : Chacun admire l'excellence de voſtre eſprit: Les Graces qui vous accompagnent, attirent ſur vous les yeux de tout le monde avecques rauiffement, & par vn priuilege merueilleux, vous faites durer la ieuneſſe, & fleurir la beauté iuſques en vn âge, où il ſemble que celles de voſtre ſexe commencent à ne regarder plus ces treſors qu'avec enuie. Quant aux biens de la fortune, chacun ſçait que vous en eſtes comblee: Et afin qu'il ne manque rien à rendre voſtre bon-heur parfait, vous avez la gloire d'auoir fait naître deux fois la Valeur dans le monde: C'eſt à dire que vous eſtes Mere de deux Princes, de qui on peut

dire sans flaterie, que le courage & les genereuses actions qu'ils ont faittes font àvn si haut point, que tous les siecles ensemble ne peuuent produire des exemples qui les esgalent. Si avec tout cela vous trompiez l'opinion generale, & si au lieu de viure dans les contentemens, vous permettiez que la tristesse prist en vostre ame la place que la ioye y doit tousiours occuper, il n'y a point de doute que vous vous trahiriez vous mesmes, & que vos seruiteurs vous trahiroient aussi, s'ils ne vous en faisoient point de reproches. Viuez doncques CRISANTE la plus heureuse de toutes celles de vostre condition ; puisque Dieu qui vous en donne tant de moyens, semble vous en commander l'vsage. De tous les re-

grets n'ayez iamais que ceux que la Religion nous oblige d'auoir pour nostre salut. Et principalement lors que celuy de vostre derniere perte viendra vous troubler, comme estant l'un des plus sensibles que vous ayez iamais eus, songez à chercher des diuertissemens qui en retirent vostre imagination. La conuersation est vn charme si puissant en de semblables occasions, que bien souuent elle a destourné de la mort, des personnes qui estoient si opiniastres à la chercher, que sans elle le desespoir les y alloit precipiter. Il est vray que ie la voudrois telle que vous sçauiez qu'elle se trouue icy, car ils ne se rencontrent que trop de celles qui sont plustost ennuyeuses qu'vtils. Ce n'est pas CRISANTE, que ie ne

croyc que vous puissiez auoir vn
entretien agreable parmy vos do-
mestiques, & dans ce grand abord
de personnes de qualité qui vous
visitent : Mais aux vns la liberté
est trop contrainte par le respect,
& aux autres il y a du hazard à
bien rencontrer. De sorte, CRI-
SANTÉ que ie ne suis pas sans
apprehension, que la douceur de
tant de belles & magnifiques so-
litudes qui vous environnent au
lieu où vous estes, ne vous de-
uiennent à la fin trop agreables.
C'est là que les esprits affligés
s'attachans avec trop de plaisir à
des resueries tristes, acheuent de
se plonger dans vne melancho-
lie incurable. Et c'est aussi vn
contentement funeste à ceux qui
ont enuie de faire des plaintes,
de pouuoir commodement se
separer

separer du monde, pour soupirer en liberté. Vous estes aux champs C R I S A N T E, & par consequent quelque somptuosité de bastimens, & quelque pompe de richesses que vous voyez esclatter autour de vous, ie ne fais point de difficulté de dire que vous ne laissez pas d'estre dans la Solitude : Prenez garde s'il vous plaist qu'elle ne vous surprenne : Elle est d'autant plus dangereuse qu'elle nous charme insensiblement, & que plus elle augmente les maladies de nostre ame, plus nous nous figurons de delices à la suyure. La demeure de Paris & la frequention de la Court, sont les seuls remedes qui vous restent pour dissiper vostre ennuy. C'est vn seiour où vous sçavez que les diuertissemens sont

si grands & si doux, qu'il n'y a que les douleurs desesperees qui n'y puissent recevoir de consolation. Les vœux de tant de personnes qui vous y souhaitent, semblent vous obliger à ne leur estre pas inexorable. Je ne veux pas alleguer pour vous y attirer, plusieurs autres considerations, qui regardent esgallement le repos de vostre esprit, & l'vtilité de quelques personnes qui vous sont aussi cheres que vous mesme. Aussi bien estant, comme vous estes, l'un des principaux ornemens de cette Court, il y a beaucoup d'apparence que vous ne l'en voudrez pas laisser plus long temps priuee. Les Reynes, & tout ce qu'il y a de Princesses, & de Dames aupres d'elles, sont en peine de vostre long retardemēt:

Vos fidelles seruiteurs ne le souffrent qu'avec d'extremes inquietudes: Tout le monde souhaite que vous y donniez bien tost vn vn dernier terme: Et moy particulièrement CRISANTE, qui croys me representer mieux qu'aucun autre, le soulagement que vous receuriez icy, si vous y estiez, ie ne cesse de faire des prieres à Dieu pour vostre retour, & les pense faire en mesme temps pour vostre santé. Voila CRISANTE, les resueries d'un malade & tout ce que son imagination encore debile de la violence d'une maladie mortelle a peu concevoir, plustost pour talcher à vous diuertir, que pour aucune opinion que j'aye de vous pouuoir consoler.



A MADAME
DES LOGES.

Il luy tesmoigne le contentement qu'il a eu
de voir Madamoiselle sa Fille.

LETTRE II.



ADAME.

Ne voulez vous pas
bien que ie m'estime
le plus heureux hom-
me du monde, d'a-
voir receu vostre Pourtrait en vn
lieu, où ie n'osois rien esperer de
plus doux que la mort ? Et cer-
tes i'allois mourir, si ce remede
cust tardé plus long temps à me
venir retirer du desespoir où i'e-

stois de ne vous voir point. Vous receurez au moins cet auantage de mon bonheur, que deormais il ne se trouuera personne si profane, qui ne confesse que vous estes Diuine, puis que vostre Image seule n'a pas fait en moy vn moindre miracle que de resusciter vn mort. Je ne me puis lasser de luy faire hommage, comme si vous estiez presente : Elle aussi comme si vous l'auiez instruite de la façon dont vous me traitez, reçoit mes respects avec ce mesme empire, dont vous regnez si agreablement dans les esprits, & qui fait naistre en mesme temps, deux choses presque incompatibles, l'amour & la crainte. Je l'examine curieusement, mais ce n'est que pour l'admirer: car quel crime seroit-ce de se fi-

gurer quelque deffaut en ce qui vient de vous ? I'y confidere avecques rauissement cette mesme douceur dont vous charmez les esprits de tout le monde, i'y voy les traits de vostre visage, & cette representation est si excellente, que pour comble de merueille, i'y remarque mesmes des traits de vostre esprit. En fin ie demeure confus d'auoir trouué hors de moy, vne chose que ie ne croyois pas pouuoir estre bien exprimee que dans mon cœur. Aussi est-ce vn ouurage digne de vous, & qui fait voir que vous seule estiez capable de vous bien représenter. En vn mot pour vous empescher de rougir plus long temps d'vn discours que d'abbord vous aurez trouué plein d'effronterie, ie vous auertis que

j'ay salué & entretenu Mademoiselle vostre fille, qui vous ressemble si parfaitement, que sans que ie l'eusse iamais veüe auparavant, ie l'ay reconneuë parmi cette grande confusion de visages, dont on a les yeux esblouys à la Court. De sorte que ie dis encore vne fois que j'ay receu vostre portraict : mais ç'a esté des mains de la Fortune. C'est à elle que ie suis redevable de cette grace, qui est si grande, qu'elle iurpasse de beaucoup toutes les iniures que j'en ay iamais receuës, & qui m'en ont tant fait dire contre elle. Mais considerez encore combien sa liberalité a esté extraordinaire en ce present; puis qu'elle a voulu qu'il fust viuant, afin que ie fusse mieux consolé de l'enuy que j'ay d'estre esloigné de

72 DE MONSIEUR
vous. Que si i'eusse esté si sage
que de la fleschir par mes prieres,
au lieu de l'irriter par mes plain-
tes, que sçay ie si elle ne vous
eust point suscit e quelque affai-
re pour vous attirer vous mes-
me en Bretagne? Il est vray que
comme elle ne faict rien qu'a-
uecque prudence, elle a creu que
ie ne trouuerois pas mon repos
en la ruyne du vostre, & n'a pas
ignor e que le plaisir que vous auez
  Paris, faict la meilleure partie du
mien. Je me contente donc de
qui luy plaist: Elle a tellement
surmont e mon esperance que
sans estre importun, ie ne dois
ny demander, ny desirer d'auan-
tage que ce qu'elle m'a donn e.
Tout ce que ie puis, c'est de luy
rendre graces, & tout ce qui me
reste   faire, c'est de vous sup-

plier que vous commandiez à votre Image de ne viure plus si serieusement avecques moy, que ie fois tousiours contraint de demeurer aupres d'elle dans ces respects qui troublent tout le plaisir de la conuersation. Je souffriray cette rigueur iusques à ce que vous luy ayez escrit ; car le neveux deuoir qu'à vous la liberté que ie desire prendre de l'entretenir de mes resueries , sans qu'elle m'estime ny extrauagant, ny indiscret : Et certes il semble qu'elle ne me doiue pas estre plus seueres que son Original. A faute de ceste instruction, pource qu'elle me voit à la Court, elle me prend pour vn Courtisan : Et cependant vous sçauiez, Madame, si i'en ay ny l'humeur, ny les gallanteries, & si ie les veux auoir. Moy

74 DE MONSIEUR
de qui on n'a jamais tiré de compliments que de la mesme sorte qu'on tire des confessions de crime à la torture, & qui hay la contrainte d'estudier vn discours, autant que celle de composer vn liure. Rendez donc telmoignage de ma franchise il vous plaist, & faites sçauoir à ceux qui ne me cognoissent pas, que ie suis veritable, comme ie le suis principalement, lors que ie proteste d'estre toute ma vie,

MADAME,

A Nantes ce 2. Aoust.
1626.

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur
F A R E T.



A M A D A M E
D E S L O G E S.

Il luy escrit sur le dessein d'un voyage
qu'elle doit faire en Poitou.

L E T T R E III.



A D A M E,
Je ne sçay s'il
est bien vray
que vous ayez
resolu de quit-
ter Paris, pour
vous aller con-
finer dans vostre desert de Poi-
tou : Mais quelque dessein que

76 DE M O N S I E U R

vous ayez, ie ne puis m'empescher de vous dire que pour ce qui me touche ie ne m'en sçauois affliger. I'aprehende ce voyage seulement pour vous mesme, & pour la perte qu'y feront tant d'honnestes gens, qui cesseront de l'estre, s'ils peuuent viure avec plaisir apres que vous serez partie de cette ville, où ils ne doiuent estre contens, que pour ce que vous y estes. Pour moy, apres m'estre examiné iusques au fond de ma pensee, ie trouue que ie suis toujours de la mesme humeur où vous me vistes hyer, lors que vous nous fistes cette menace, & que iamais ie n'ay receu de mauuaise nouvelle, qui m'ayt moins touché que celle là. Ce n'est pas que ie sois insensible ; mais l'opinion que i'ay que vous me fait-

tes l'honneur de me vouloir vn peu de bien, est si forte, que pourueu que vous puissiez vous résoudre à me souffrir, quand mesme vous iriez aux Indes, ie suis bien assureé que ie ne seray iamais absent de vous. C'est aux amitez vulgaires à se plaindre de l'esloignement, & le plus grand tesmoignage de leur foiblesse, est de recourir plustost aux regrets, qu'aux remedes. Quiconque peut estre present, & se laisse languir dans l'absence, merite de languir eternellement. Voila quelle est ma Philosophie, & comme vous me conduisez tous les iours à des extremitez vertueuses. Ie rougis, quand il me souuient de vous auoir autresfois enuoyé des plaintes sur vn semblable sujet, & d'auoir fait laschement vne

faute, que ie ne pardonnerois pas maintenant à vn autre. Il est vray que comme toutes les grandes choses ont de petits commencemens, il falloit aussi que cette extreme passion que i'ay à vous honorer, eust ses foiblesses, & ses defauts, deuant que d'arriuer à sa perfection. Mais à cette heure Madame, qu'il ne s'y peut rien aiouster, ie declare franchement que vous ne me sçauriez plus donner de petites craintes; Il faut d'extraordinaires accidens pour m'estonner, & pourueu que la Mort ne viole point le priuilege que vous deuriez auoir de durer au moins autant que le monde, ie dis hardiment qu'il n'y a gueres de choses qui me puissent affliger. Viuez seulement Madame; & si la fortune n'est pas assez ri-

che, pour vous payer tout ce qu'elle vous doit, vivez au moins avec la moindre partie des contentemens que vous meritez: Car encore avec cela, ie sçay bien que vous serez plus heureuse que vous n'estes, & que ie ne mourray iamais d'ennuy. C'est pourquoy ie vous supplie que quand vous me voudrez faire peur a l'auenir, vous preniez quelque meilleur suiet, que de me dire que vous avez enuie de changer de demeure. Le Soleil n'a pas moins de lumiere, ny de vertu, lors qu'il s'efloigne de nous, que quand il en est proche, & si nous voulions changer de climats, à mesure qu'il change de maisons, nous pourrions tousiours auoir le Printemps. Et à parler sainement, lors

80 DE MONSIEUR

que vous ne ferez plus icy, pensez vous que ie sois obligé de m'y arrester, ou que ie sois de ces personnes considerables, qui sont attachees à de certains lieux, comme les Estoilles fixes dans le Ciel? Non certes Madame : Et puis-que vous agissez plus puissamment sur mon esprit, que ces corps superieurs n'agissét sur nos corps & sur nos destinees, ie veux que vous reigliez le cours de ma vie, quand mesme elle vous seroit odieuse. Lors que vous serez dans Paris, i'auray de la peine à sortir iusques aux Faux-bourgs: Si vous suiuez la Court, ie me resoudrois à me declarer Courtisan: Et quand vous commencerez d'aymer la vie champestre, ie commenceray aussi de renon-

F A R E T. 81
renoncer à la confusion des vil-
les pour suiure l'innocence du
village, affin de vous pouuoir
tesmoigner par tout que ie suis
veritablement:

MADAME,

Vostres humble & obeis-
sant seruiteur. F A R E T.

f



A M O N S I E V R
D E B A L Z A C.

Il luy persuâde de reuenir à Paris.

LETTRE IV.

M O N S I E V R,
l'ay faict long
temps difficulté
de troubler par
mes lettres, le
repos que vous
estes allé chercher si loin de la
Court, & qui vous a faict prefe-
rer la demeure d'un desert, à
la conuersation des hommes,

& aux delices de Paris: Mais à la fin i'ay trouué tant de raisons, qui m'ont contraint de n'auoir plus ce scrupule, que quand ie deurois souffrir toutes les iniures que les Echos de vos rochers ont apprises des Bergers de vostre contree, & m'attiter toute la hayne, & la colere des Diuinitez de vos bois & de vos fontaines, dont vn Poëte diroit que vous estes l'ordinaire entretien, ie suis resolu d'interrompre le plaisir que vous y receuez. Il me semble que vous auez assez frequenté des lieux qui ne le sont que de vous, & quoy que la façon dont vous les auez descrits me les rende venerables, si est-ce que ie ne scaurois leur porter ee respect, de ne souhaitter pas qu'ils rendent à vos Amys ce qu'ils ont

84 DE MONSIEUR

viſurpé ſur eux. Certes i'auoüé
bien que c'eſt vne des plus gran-
des douceurs de la vie, de pou-
uoir eſtre ſeul, quand on eſt en-
nuyé de viure dans la confuſion:
Et particulièrement ce doit eſtre
vne partie de la felicité d'vne per-
ſonne comme vous, de pouuoir
de temps en temps ſe ſeparer du
monde, où vous ne trouuez que
fort rarement les choſes que vous
trouuez en vous meſme. Il y a
bien dans la Court des diuertif-
ſements qui ne ſont point ail-
leurs ; Mais auſſi il y a tant de
deſordres, & de ſi laſches maxi-
mes à obſeruer, qu'il eſt preſque
impoſſible qu'vn eſprit libre ſ'y
puiſſe arreſter. I'y engendre
ſouuent le meſme chagrin, qu'à
demeurer trop long temps dans
de belles maiſons, où l'eſprit, &

les yeux se lassent à la fin de ne voir iamais que les mesmes bastiments, les mesmes peintures, les mesmes fontaines, & les mesmes parterres ; Et où rien n'est capable d'empescher qu'on n'y deuienne melancholique , que la conuersation d'un honneste homme, avec qui l'on remarque d'heure en heure des nouveautez dans les choses vieilles. Icy ie ne voy iamais que les mesmes visages, les mesmes complimens & les mesmes artifices, & reserué deux ou trois, ie parle à fort peu de personnes, de qui si ie ne deuine la pensée qu'ils ont pour me respondre, ie suis assureé qu'elle ne vaut gueres mieux que celle du V. Voila comme les hommes ne sont iamais contents, & comme en quelques lieux qu'ils puis-

sent estre, il leur manque toujours vne partie de ce qui les peut rendre heureux. Car comme la magnificence de ce grand monde, a ie ne sçay quel esclat qui nous esblouyt & nous trompe, il est aussi tres certain que l'innocence des lieux qui en sont esloignez, nous rend à la fin si simples, que quand nous sommes contraincts de reuenir nous soumettre à cette noble seruitude, nous sommes quelques temps que l'abord d'vn Prince nous donne le mesme estonnement, que la presence du Roy à ces petits escoliers, qui veulent faire les Comediens. Au moins pour moy ie dis franchement que i'ay vne telle facilité à me former aux mœurs, & aux inclinations de ceux que ie frequente, que ie chan-

ge presque aussi souuent d'humour que de compagnie. Si i'auois communication avec les Anges, ie pense que ie deuiendrois quelque chose de plus qu'homme, & si ie ne voyois que des bestes, ie croy que ie perdrois la raison. Ie ne sçay si c'est foiblesse ou complaisance, mais ce que je vous en dis, n'est que pour vous faire entendre, que ny la Court, ny la solitude ne sont pas des lieux où nous deuons estre si contents, que nous n'ayons suiet de porter enuie à ceux qui sont à Paris. Vne des plus grandes preuues que i'aye, que tout ce qu'on sçauroit souhaitter, se trouue dans cette merueille des villes, c'est qu'on y peut mesme rencontrer deux choses qui sont incompatibles, la solitude, & la confusion. I'ayme

à les faire succeder l'une à l'autre, mais ie veux que ce soit sans peine, comme en ce lieu là, où l'on peut estre comme dans les deserts, & iouyr d'un profond repos, au milieu du tumulte, & des affaires. Par tout ailleurs il faut estre Estranger, pour n'estre pas aussi tost conneu de tout le monde, & là quand ie voudray ie seray plus seul, & mieux caché, que vous n'estes dans vostre hermitage, & quand il me plaira aussi i'entendray des nouvelles de toutes les Nations de la terre, & verray en moins d'une heure, un abregé de toutes les raretez du monde. C'est cette seule diuersité, qui peut rendre un sejour parfaitement agreable. Et ie ne me suis arresté à vous les presenter que pour vous en faire ressouuenir, au cas

que les delices de vostre petit empire, vous eussent peu faire oublier celles de toute la France. Cependant ie me console avec vos Amys, & suis bien aise qu'ils m'aydēt à supporter vne partie del'en-nyuy que vous nous avez laissé, en vous esloignant de nous. Vous sçavez quel soulagement c'est de voir que nos souspirs en font naistre d'autres, & n'ignorez pas que de semblables maladies sont moins mortelles, lors qu'elles deviennent contagieuses. Neantmoins ne vous fiez point tant à cela que vous negligiez de venir reuoir,

A saint Germain en Laye
ce 3. Octobre 1625.

Vostre tres-humble & tres-
fidelle seruiteur F A R E T.



A MONSIEVR
DE VAVGELAS.

Il luy reproche son long silence.

LETTRE V.

MONSIEVR,
Voicy la quatries-
me lettre que ie vous
escris, sans que i'aye
peu obtenir de vous
vn seul mot de consolation en
l'extreme tristesse où ie suis de ne
vous voir point. Ie ne sçay pour-
quoy vous me refusez vne grace
que ie reçois de ceux à qui ie ne

l'ay iamais demandee, si ce n'est que vous croyez que ie n'ay pas deu viure si long temps, apres la violence que ie me suis faitte de quitter Paris. Dieu vueille que ce ne soit pas vostre faute, & que l'on ne m'ayt rendu pas vne de plusieurs lettres que vous m'auuez peut estre faiçt l'honneur de m'escire. Cependant trouuez s'il vous plaist quelque moyen de me tirer de l'inquietude où ie suis, & faites si bien que ie ne sois pas tousiours en peine d'inuenter de nouuelles excuses, pour vous iustifier enuers moy mesme, du peu de soin qu'il semble que vous auez d'empescher que ie ne sois pas entierement malheureux. Tout ce que ie puis faire, Monsieur, pour vous montrer la colere où ie suis, c'est de

92 DE MONSIEVR

ne vous mander point d'autres nouvelles que des miennes : Elles sont si tristes, que si ie vous les pouuois bien exprimer, ie croirois m'estre assez vangé de vous dire que c'est vous qui en estes cause. Il me suffit que vous sçachiez vne chose qui n'est que trop veritable à mon dommage, & à la confusion de Penthee, & de vous qui en estes les auteurs: c'est que ces mauuaises nuits dont ie vous faisois des plaintes, sont encore plus agitees d'inquietudes qu'elles n'estoient, & comme si ie ne pouuois auoir du bien qu'en vostre presence, i'ay perdu mesme iusques à cet illustre sommeil qui souloit faire l'vne de mes plus sensibles voluptez, & que vous m'avez ouy nommer si souuant le Pere de la vie, contre l'opinion

F A R E T. 95

de ceux qui veulent qu'il soit frere de la Mort. Voyez à quoy i'en suis réduit, & si vous n'estes pas de dangereuses personnes de traiter si cruellement vos Amys en leur absence : Et apres tout cela auoüez que i'ay trop de bonté d'estre encore comme ie suis,

M O N S I E V R,

A Nantes ce 2. Aoust,
1626.

Vostre tres-humble & tres-fidelle seruiteur F A R E T.



A MONSIEVR
DE VAUGELAS.

Il respond à vne lettre qu'il luy
auoit escritee.

LETTRE VI.

MONSIEVR,
Vous estes com-
me ceux qui font
rarement des pre-
sents; mais qui re-
seruent leur magnificence à don-
ner tout à la fois de quoy faire
vn pauvre si riche, qu'il ne luy re-
ste plus que desirer. C'est vne

sorte de liberalité, qui véritablement est dans l'esclat, & dans la pompe; mais qui ne laisse pas de faire souffrir le plus souvent beaucoup d'incommoditez à ceux qui l'attendent. Vous sçavez quel danger il y a de passer soudainement d'une extremité à l'autre, & c'est pourquoy ie m'estône comment apres m'auoir tenu si long temps dans la tristesse, vous n'avez point apprehendé de me donner tout à coup vne si ample matiere de ioye. Pour moy qui n'ay qu'un petit fonds, & qui ne sçauois faire de grands presens sans me ruyner, ie donne ce que ie puis, & ce que ie puis est si peu de chose, que mes plus grands efforts sont des marques de foiblesse. C'est à vous qui estes dans les grands partis, de vous ietter com-

95 DE MONSIEUR

me vous faittes, dans les grandes auances, & de m'enrichir des choses que vous mesprifez. Je vous dis cecy, pource qu'il semble que vous ne vouliez pas que ie prenne garde à tant de belles & agreables diuersitez, que vous m'auiez escrites ; Et cependant vous ne iugez pas que ma necessité est si grande, que ie pourrois faire ma fortune des choses que vous ne trouuez pas dignes d'auoir place dans vos tresors. Mais ie ne voy pas que ie fais le prodigue du peu qui me reste, & que ie m'emancipe à dire plus que ie ne scay. Je feray plus sagement de demeurer dans la retenuë, & d'imiter ceux qui quand ils n'ont plus d'entretien, veulent faire passer leur silence pour modestie. Je serois habile homme, si ie vous pouuois persuader

F A R E T.

97

persuader qu'il ne tient qu'à moy
de vous faire vn bon discours, si
i'en auois la patience. Mais vous
me connoissez trop bien pour y
pouuoir estre trompé, & ie ne suis
pas deuenu assez fin en ce voyage,
pour en faire accroire à ceux de la
vieille Court. Il me suffit que
vous croyez que ie suis tousiours
passionnement.

M O N S I E V R,

A Nantes ce 6. Aoust,
1626.

Vostre tres-humble &
obeissant seruiteur,
F A R E T.



A MONSIEUR
DE VAVGELAS.

Il luy donne auis d'un don, que Monseigneur Frere du Roy luy a fait, d'une charge de Gentil-homme Ordinaire de sa Maison.

LETTRE VII.



MONSIEUR,
Je suis bien aise que vous fassiez toutes mes ioyes, & toutes mes tristesses; pource que quand ie deuray auoir du bien, il me sera tousiours d'au-

tant plus doux, qu'il ne m'en ſçau-
roit gueres arriuer que par voſtre
moyen : Et quand ie ne pourray
cuiten d'auoir du mal, vous trou-
uerez aſſez de remedes pour me le
faire ſuporter patiemment. En vn
mot, c'eſt que vos intereſts ſont
tellement deuenus les miens, &
ie prends telle part à tout ce qui
vous arriue, que ſi vous eſtiez Pa-
pe, l'Egliſe ſeroit en danger d'vn
Schifme; car ſans eſtre content de
la dignité de Cardinal, ie croirois
eſtre ce que vous ſeriez. Ie vous
diray donc comme Monſieur
Frere du Roy, vous a donné vne
charge d'Ordinaire dans ſa Mai-
ſon, & s'eſt declaré particuliere-
mēt par ce choix, & qu'il a fait de
vous, Iuge equitable du merite, &
Protecteur de la Vertu. Certes ce-
la eſt tellement venu de ſon mou-

uement que vos Amys mesmes
s'excusent de vous yauoir seruy,
pour ne raur pas à vn si bon
Maistre, la gloire d'vne si bonne
action, & tout le monde espere
de voir desormais fleurir avecques
luy le siccle des honnestes gents.
Ie pense que vous ne tarderez gue-
res à le venir remercier, & ie tire-
ray encore cet aduantage du bien
qui vous est arriué, de vous reuoir
plustost que ie ne croyois. Ne
craignez pas de hazarder vostre
voyage; car au pis aller vous me
trouuerez icy. C'est vn conten-
tement que vous estes plusieurs
fois venu chercher d'vn bout du
monde à l'autre, c'est à dire de la
ruë Daufine à l'Hostel du May-
ne. Voyez si vostre bonne for-
tune me rend desia insolent, &
s'il n'est pas bien vray que les

F A R E T. 101
honneurs changent les hommes.
Toutefois ie vous puis asseurer
que ie n'ay point changé au des-
sein que i'ay fait d'estre toute
ma vie.



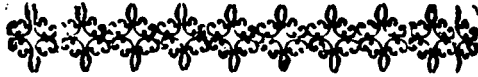
g ij

M O N S I E V R.

A Nantes ce 30.
Aoust 1626.

Vostre tres-humble & obeissant
seruiteur F A R E T.

102 DE MONSIEUR



LETTRE DE
MONSIEUR D'AVBY.

A ***.

Il luy décrit les merueilles du Dauphiné.
Cette lettre sert à faire entendre
la suyante.

MONSIEUR.

M Vous m'auez extrêmement obligé de me donner de vos nouvelles, & la promesse seule que vous me faictes de vostre amitié, suffit pour me rendre heureux. Je vous escriis d'un pais, où j'espere vous voir bien tost. La guerre, ou l'amitié paternelle, ou

celle que les maris ont pour leurs femmes, obligeront quelqu'un à venir icy, qu'a mon aduis vous n'abandonnerez pas à ce voyage. Si ie suis assez heureux pour vous y voir, ie vous montreray ce que ie fais pour m'y plaire, & si ces mesmes choses vous contentent, ie seray bien aise de vous y tenir compagnie, & contribuer tout mon soing pour vous empescher d'y languir. L'air y est fort doux, & la diuersité des mótaignes & des plaines, faiçt par tout vn aspect assez agreable. L'excellence de ce qu'elles produisent, rend les fages contens, & l'abondance ne laisse presque rien aux Auaricieux à desirer. La plus part des choses y sont dans leur innocence, & dans leurs puretez naturelles: Les hommes y vivent sans malice, si ce

n'est ceux que la Courty a corrópus: Il y en a de sçauans pour vous entretenir de choses serieuses, & de chasseurs si vous aymez la chasse. Et quand la rigueur du temps destruiët les plaisirs de la campagne, l'on trouue de si bons diuertissemens à la ville, qu'il est aisé des'en consoler. D'ailleurs les Dames y ont des graces si naïues qu'elles forcent ceux qui les voyët à mepriser mesme Paris, & non seulement la nature a mis en elle ses tresors, mais en a remply toute la Prouince. Il n'y a endroit où il ne paroisse quelque chose de merueilleux; & pour la Philosophie naturelle, il n'y a point de si belle escolle au monde que celle-cy. Vous serez de mon opinion lors que vous aurez veu qu'en vn mesme lieu la nature ac;

corde deux contraires, & violant
ses loix, faiçt sortir d'une meſme
ſource du feu & de l'eau, & côme
pour les maintenir elle ne donne
iamais tant de force à celuy qui
attacque, qu'elle n'en laiſſe à l'au-
tre ce qu'il en faut pour luy re-
ſiſter, & ainſi ne diminuë pas
leurs qualitez, mais ſeulement les
eſgale pour les faire ſuſſiſter
enſemble. L'on y voit encore
une Montagne inaccessible aux
hommes, toute peuplee d'ani-
maux, qu'il faut croire que les Ai-
gles y portent, ſi ce n'eſt que ſa
forme n'ayant pas toujours eſté
la deſſence de ſa conquiſte, ayt eu
autresfois un chemin facile pour
y monter, & que peut eſtre il ar-
riua un iour que quelques trou-
peaux y paiffans, il tomba une ſi
grande ruyne, qu'elle leur en ren-

dit à mesme temps la descente impossible: De sorte qu'estans contraincts d'y demeurer, plustost que de se precipiter, ils y ont conserué leur espee iusques à maintenant. Quoy qu'il en soit, l'on entend leurs voix resonner par les vales, & l'on les voit quelquesfois paroistre sur le panchant des precipices. D'un autre costé il y a des cuues naturellement tailles dans le rocher, qui selon qu'elles sont ou pleines ou vuides d'eau, annoncent l'abondance ou la sterilité de l'annee, Si bien qu'elles seruent d'Oracles à ceux qui traficquent icy en choses necessaires à la vie. Si tout cela n'est pas capable de vous faire passer la riuere de Loyre, i'adiousteray encore à tant de raretez, vne chose assez extraordi-

naire, & qui peut estre vous en
donnera enuie: C'est vne Tour qui
est remplie d'vn air si pur, & si
ennemy de ce qui ne l'est pas,
qu'aussi tost quel'on y porte quel
que animal venimeux, agissant sur
luy comme sur son contraire, il
meurt incontinent. En fin par-
my tant de choses differentes, l'on
y peut trouuer de la douceur & du
contentement, aussi bien qu'en la
diuersité des tons de la Musique.
C'est ce qui me faict croire, que
quelqu'vne vous y pourra attirer,
& que si cen'est comme curieux, au
moins comme Amy vous renon-
cerez pour vn temps aux magni-
ficences de Paris, pour venir voir
si c'est avec raison que ie' m'en
mocque. Je suis.

MONSIEVR,

Vostre tres-humble ser-
uiteur, D'AVRY.



A MONSIEUR
D'AVBY.

Il regrette son absence de Paris.

LETTRE VIII.



MONSIEUR,
Je ne sçay si ie
vo^s dois plain-
dred'auoir quit-
té Paris, pour
vous en aller en
Daupiné. C'est
vne Prouince dont vous m'aucez
dit tant de louüanges, & que ie
vous ay oüy nommer si souuent

le pays des merucilles, que i'ay peur que les plaisirs de Grenoble ne soient si doux, qu'à la fin ils ne ruynent les nostres, & ne nous fassent perdre tout à fait, ce que vous nous auez emporté, lors que vous estes party d'icy. Toutefois si vous n'y auez point de plus agreable diuertissement que celuy d'aller estudier la Nature, dans les miracles qu'elle y fait voir, ie ne pense pas que vous ayez suiet de vous y arrester, puisque vous pouuez trouuer en moy les mesmes choses qui vous donnent tant d'admiration. Vostre Tour sans venin, n'est point si pure que l'amitié que ie vous porte, & le poison de tant de serpents dont la Court est pleine, n'en scauroit approcher sans perdre sa force. Cette Montaigne que vous nom-

110 DE MONSIEUR

mez inaccessible, ne l'est point tant, qu'il ne soit encore plus difficile à qui que ce soit, d'atteindre à la haute opinion que j'ay de vostre Vertu. Et si vous estes estonné que le feu & l'eau sortent d'une mesme source; vous deurez bien estre aussi de sçavoir que l'ardente amour que j'ay pour Clarice, ne produise que des froideurs. Mais j'estime trop la force de vostre esprit, & les delices du lieu où ie suis, pour leur faire ce tort de croire que vous puissiez vous refoudre à viure ailleurs avec contentement. Paris n'a pas seulement de quoy plaire, mais de quoy assouvir de tous les plaisirs. Neatmoins j'auouë qu'il est quelques fois necessaire d'auoir vn peu de mal, pour se remettre en appetit des voluptez: Lors qu'el-

les sont trop abondantes, & trop faciles, nous en perdons aussi facilement le goût. Les hommes sont presque tous de ceste humeur, que pour les faire deuenir sobrés, il les faudroit contraindre à se trouuer tous les iours en des festins, & pour les rendre chastes, on n'auroit qu'à les condamner à viure tousiours dans des Serrails. Ce vous est vn bon-heur que vous ayez esté contrainct de vous aller promener, pourueu que ce ne soit pas si long temps, qu'on ne songe à vous faire reuenir deuant que vous mouriez de langueur. Pour moy ie sçay bien que i'y perdray plus que vous: car mettant, comme ie fais, la felicité de cette vie, à conuerser avec des personnes qui ont les excellentes qualitez que vous auez, ie tiendray pour mal

112 DE MONSIEUR
employé tout le temps que vo-
stre absence me desrobe, & dont
quelque autre profite sur moy. le
conseille à Monsieur Videt d'en
estre bon mefnager, pource qu'un
iour ie le prieray de m'en rendre
conte, & vous prieray aussi de me
reparer le dommage que vous me
faittes souffrir maintenant, en
m'aymant à l'aucnir encore plus
que vous ne faittes. Adieu, ie suis

MONSIEUR,

A Paris le 25. Octobre
1626.

Vostre tres-humble & tres-
fidelle seruiteur.
F A R E T.

LETTRE



LET T R E D E
M O N S I E V R D ' A V B Y .

A M O N S I E V R F A R E T .

Il luy demande vne lettre qu'il luy auoit
escritte, laquelle ne luy auoit
pas esté renduë.

M O N S I E V R ,
On m'a escrit du
lieu où vous estes que
ie deuois bien tost re-
cevoir vne lettre d'un
de mes Amys, qui est si bonne,
qu'elle se peut esgaller aux meil-
leures que l'on estime aujour-
d'huy. Pour moy i'ay creu faci-
h

lement que cela pouuoit estre, me
ressouenant que i'en ay plusieurs
qui sont capables de produire des
ouurages parfaicts, & qui peuuent
en nostre siecle faire des choses
aussi honteuses aux passez, qu'v-
tiles à l'aduenir. Mais lors que i'ay
sçeu que vous en auiez pris la pei-
ne, & que c'estoit de vous que ie
deuois attendre cette faueur, ie
n'ay plus douté que les auis qu'on
m'auoit donnez ne fussent verita-
bles. Cependant c'est vn bien dont
ie ne iouys encore qu'en esperan-
ce, & duquel i'ay seulement ouy
parler. Ie ne sçay, puis qu'il m'est
destiné, pourquoy l'on me fait
ceste violence de me le retenir.
C'est vn outrage que ie ne fis ia-
mais à personne, & où beaucoup
d'honnestes gens commençent
de s'interessier. Vostre vertu don-

F A R E T. 115

ne vn si grand prix à tout ce que vous faites, que de ma plainte on en a fait vnecause generale. Si bié que ie vous la demande maintenant de la part de tout le monde, & vous ne me la sçauriez plus refuser sans desobliger toute vne Prouince. Que si d'auanture vous n'auiez pas songé à ce que i'espère de vous, iugez si cela ne vous y doit pas faire resoudre. Pensez vous qu'il soit iuste, que vostre esprit soit seulement agreable dans la conuersation, & que vous employez de si excellentes pensees à des choses qui durent si peu ? Non certes, vous deuez cet ornement à l'Eternité, & ce grand Euesque de Marseille, qui connoissoit toutes choses, & qui nous a laissé de si beaux preceptes pour nous bien connoistre nous mes-

mes, vous auroit en vain iugé & estimé digne de le sceonder, en tous ses plus beaux desseins, si vous ne vous employez pas seulement à vne partie. Croyez vous qu'il vous ayt donné des loüanges publiques, pour vous obliger à ne faire que des actions particulieres, & que ce iugement dont il a tant faict d'estat pour la pureté de nostre langue, ayt esté pour vous le faire appliquer à des choses de peu d'importance, comme à vous faire estimer iudicieux dans les compagnies. Il a creu par là vous obliger à prendre sa route, & à conduire à sa fin la plus illustre de toutes les Histoires, qu'il auoit commencee, & qu'aujour-d'huy toute la France attend de vous avec inquietude. Pour moy j'ayme si fort vostre renommee,

F A R E T.

117

que ie vous abandonne, pour me
ranger du costé de ceux qui vous
font cette demande, & iusques à
ce que vous m'avez faict voir
qu'elle vous importune, ie la
continueray tousiours, & ne m'en
excuseray apres que par la qualité
que ie prens,

MONSIEUR, de

A Grenoble ce 3. Novembre
1626.

Vostre tres-humble seruiteur
D' A V B Y.

h iij.



A MONSIEUR
DE MEZIRIAC.

Il luy enuoye son iugement sur quelques
corrections de la version de Plutarque,
& l'exhorte à les continüer.

LETTRE IX.



MONSIEUR,
Il ne se peut rien
voir à mon auis de
plus iudicieux, de
plus sçauant, ny
de plus clair que ce que vous m'a-
uez enuoyé; Et ie suis assuré que
cette petite partie de vostre dessein

est capable de defabuſer tous ceux qui croyét que c'est vn crime que de reprendre Amyot. Aumoins ie ne doute nullement que ceux à qui il restera quelque lumiere de bon sens, n'auoient que Plutarque vous est autant obligé, que si vous l'auiez ressuscité pour luy rendre sa premiere grace, & venger avecques luy les iniures qui luy auoient esté faittes en France. Je ne laisse pas pourtant d'estre du party de ceux qui estiment le style de son Traducteur ; aussi n'avez vous pas entrepris de reformer ses parolles, mais seulement de mettre en leur pureté plus de trois mille passages, où les intentions de cet excellent Auteur, sont trahies dans cette version. C'est neantmoins vn tresor où ceux qui sçauent bien choisir

peuvent se faire riches, & cet ouvrage a esté le premier par qui l'on a commencé de connoistre que nostre langue pourroit vn iour acquerir assez de force & de beauté, pour atteindre à l'excellence de la Grecque & de la Latine. Ses fautes mesmes sont iudicieuses, & quelquesfois il met de si bonne grace ses pensees en la place de celles de son Auteur, qu'on peut dire qu'il le change plustost qu'il ne le corrompt. C'est par là que les ignorans ont esté trompez iusques à cette heure, & le seront tousiours iusques à ce que par vn zele extraordinaire de charité, quelqu'un les retire de leur auuglement. Je ne sçache aujourd'huy que vous, qui soit vrayement capable de cette entreprise, & qui dans cette infi-

nie diuersité de matieres, puisse ietter des lumieres si claires, qu'il n'y reste plus d'obscurité. Ie vous coniure au nom de toute la France d'acheuer ce glorieux trauail, & vous en coniure encore par la reputation que vous allez acquerir à nostre Bresse, dont vous estes le plus fameux ornement. Certes il y a beaucoup de raisons qui me font aymer cette petite Prouince, mais il n'y en a pas moins qui me la font estimer. Et à parler sainement, ie ne puis assez admirer que tout en vn temps elle ayt donné au monde presque autant de Grands Personnages, que tout le reste de ce Royaume en a produit en plusieurs années. Quand feu M. le President Laure n'aurpit pas fait fleurir toutes les espines du Droit en ses escrits, &

quand il n'auroit pas esté le Chef & le Pere de la Iustice dans vn celebre Senat, la seule gloire qu'il a eüe d'estre Pere de Monsieur de Vaugelas, ne suffiroit elle pas pour le faire mettre au premier rang des Hommes Illustres? Feu Monsieur Duret, n'a il pas trouué, & laissé en heritage à l'vn de ses Enfants, la science d'affoiblir l'empire de la Mort, & de faire disputer la vie des hommes contre cette necessité souveraine, qui veut que nos iours soient limitez? Et s'il m'est permis de parler à vous de vous mesme, n'est il pas vray Monsieur, que si les sciences se pouuoient donner comme les richesses, & les autres biens qui sont hors de nous, vous pourriez faire des Theologiens & des Philosophes, sans vous incommoder?

& qu'après ces liberalitez, il vous resteroit encore assez dequoy faire vous tout seul vne aussi excellente Academie, que celles qui ont acquis tant de reputation delà les Alpes? Vous possédez au plus haut degré de la perfection, deux facultez de l'esprit qui se destruisent ordinairement l'une l'autre, tant elles sont contraires; & peut estre que iamais personne ne les a mises en si bonne intelligence que vous. On peut dire sans flatterie & sans hyperbole, que si les meilleurs liures de l'Antiquité & des derniers siècles estoient perdus, on les pourroit retrouver dans vostre memoire: Que si la langue Hebraïque, la Grecque, & la Latine estoient tout à fait mortes, vous les pourriez ressusciter: Et en fin que si les Italiens, les Espa-

gnols, & les François auoient oublié les leurs, vous pourriez esgalement à tous en rendre l'vsage, & leur en donner des preceptes. Mais outre cela, par vne grace extraordinaire, vous estes doüé d'un iugement si solide & si net, que cette multitude infinie de choses sublimes dont vous auez l'ame pleine, est distribuee dans vos discours, & dans vos ouurages, avec vne ordre si clair & si iuste, qu'il est impossible d'y remarquer iamais aucune confusion. On voit ordinairement que ces esprits ardens à rechercher la connoissance vniuerselle des choses, en deuiennent malades, & sont à la fin possédez des Sciences & des Arts comme de mauvais Demons, qui les agitent : Vous au contraire, les possédez si souuerainement,

qu'il semble que vous les ayez
appriſes en cette meſme eſcole où
le premier Homme fut inſtruit,
& où ſainct Paul, de grand Capi-
taine qu'il eſtoit, ſe rendit le Do-
cteur des Peuples. Ceux qui vous
connoiſſent comme ie fais, &
tant de grands Perſonnages qui
vous admirent & vous conſultent
tous les iours, ſçauent ſi c'eſt mon
amitié qui me faiſt parler de cette
ſorte, ou ſi en conſcience ie ſou-
ſtiens le party de la verité. Ce que
i'en ay dit n'a eſté que pour vous
repreſenter combien vous eſtes
obligé de cultiuer, comme vous
faites, les grands dons que
vous avez receus de Dieu &
de contribuer tout voſtre ſoin à
rendre fameuſe noſtre petite Ville.
Vous & Monsieur de Vaugelas l'a
uez deſia faiſt aſſez voir que pour

estre des derniers François, vous ne laissez pas de pouuoir enseigner aux plus anciens le vray vsage de leur langue. Acheuez de monstrer à toute l'Europe que nous auons des hommes qui peuuent augmenter le nombre de ses Illustres. Acheuez tant de hardys desseins que vous auez sur les plus beaux Liures de l'Antiquité, affin de ne faire pas mentir ceux qui disent que vous en sçauiez tousiours plus que les Autheurs sur lesquels vous entreprenez de traouailler. Et particulièrement pour les corrections que vous faiçtes sur la version de Plutarque, rien ne vous doit rebutter; car ie vous assure qu'il ne tiendra pas à vos amis que les opiniaïstres ne sortent d'erreur. C'est vn combat où ie me suis desia exercé, & par le-

quel .i'espere me rendre signalé :
Aussi sçay-ie bien que c'est tou-
siours estre de la bonne opinion
que de suiure la vostre, & quand
toute l'Vniuersité seroit contre
moy, ie croirois neantmoins estre
le plus fort, pourueu que ie vous
cusse de mon costé. Ce n'est pas
que le nombre de ces esprits re-
belles soit grand, toutesfois il est
nécessaire de les domter d'abord,
pour seruir d'exemple & faire tri-
ompher la verité. Vous sçauéz
bien qu'il ne s'est iamais proposé
d'extrauagāce si ridicule, qui n'ayt
eu ses Sectateurs, & qu'il faut tou-
siours en estouffer les principes,
pour en empescher le progrès. Je
ne vous en diray pas dauantage,
que nous ne soyons de retour à
Paris. Cependant ie vous supplie
de croire que ie n'ay pas esté si pa-

228 DE MONSIEVR
resseux que vous pensez, & que
si ie voulois faire des plaintes, il
se trouueroit peut estre que vous
ne m'accusez que pour vous iusti-
fier. Iene laisse pas pourtant d'e-
stre tousiours,

MONSIEVR,

A Fontaine-Bleau ce
4. May 1626.

Vostre tres-humble & très-
fidelle seruiteur FARET.



A M O N S I E V R
B R V N.

Il luy décrit les plaisirs dont il iouyt à
Fontaine-Bleau, & se plaint de ne
recevoir point de ses
lettres.

L E T T R E X.



M O N S I E V R,
Puis que vous
desirez, que ie
vous rende cõ-
te de toutes
mes actions, &
de quelle sorte
ie vis en vn lieu où ie frequente

130 DE MONSIEUR
moins d'hommes que d'arbres &
de rochers, cette priere m'est si
agreable, que si i'osois ien'oublie-
rois pas iusques à mes moindres
pensees dont ie ne prisse la liberte
de vous entretenir. Ie vous diray
donc, comme depuis que ie suis à
Fontaine-Bleau, i'ay trouué plus
veritable que iamais l'opinion que
i'ay, que l'habitude est incompa-
rablement plus forte que la Phi-
losophie, ny que la Raison mes-
me. Ie sortis de Paris avecques
tant de contrainte que ie croyois
veritablement sortir du monde,
& pensois que tout le temps que
ie serois ailleurs ne deuroit iamais
estre mis au nombre des iours de
ma vie. Cependant à force de me
resoudre à desirer moins ardem-
ment des choses que ie ne puis
maintenant ny voir, ny posséder,

ie suis tout estonné que de tant de raretez qu'on admire dans cette ville incomparable, il ne m'en reste presque plus en la memoire, que le souuenir de mes Amys. Depuis quelque temps ie suis icy dans vne tranquillité d'esprit si douce qu'il semble que i'aye triomphé de la fortune, & qu'en terre i'aye trouué vne image des felicitéz qui nous sont promises dans le Ciel. Au milieu de la confusion ie gouste tous les plaisirs de la solitude, & parmy tant de merueilles de la Nature & de l'Art, i'ay choisi vn endroit où les Poëtes pourroient feindre la demeure des songes & des refuceries agreables. L'on diroit que pour me combler de bon-heur, tout le monde soit deuenu aueugle, & n'en remarque pas la beau-

ré, affin que j'aye tout seul le contentement de iouyr d'un lieu si delicieux. C'est où ie me deliure de tous les soins qui m'importunent, & c'est là seulement que j'ay trouué vne innocence si pure, que tous les artifices de la Cour qui l'environnent, n'ont peu la corrompre. Ou si l'on y remarque quelques artifices, ils sont tous si merueilleux qu'ils rauissent de plaisir ceux qui les considerent: Car il ne s'y en voit point d'autres que ceux des Sculpteurs, des Peintres & des Architectes. En fin ie demeure confus, quand ie regarde que sans peine, ie suis deuenu plus heureux que tant de personnes qui traouillent continuellement à le deuenir, & qu'au milieu de la contrainte & de la seruitude, où tout le monde se

cette inconsiderement , i'ay rencontré sans y songer le repos de mon esprit & la liberté de mes pensees. Rien n'interrompt mon repos, & si quelque chose m'incommode c'est l'inegalité du tēps, laquelle est si extrauagante que la froidcur des soirs & des matinees, & l'extrefme chaleur du midy, sont telles, qu'on peut dire que depuis vn mois on sent icy tous les iours deux hyuers tres rigoureux, & vn esté bien ardent. Encores trouuay-ie dans cette diuersité quelque image de plaisir: Mais certes vostre elloignement m'est vn mal où ie ne trouue point de remede, & comme si ie n'auois pas assez de déplaisir de ne vous voir qu'vne fois tous les ans, il faut encore que i'aye presque autant de peine à recevoir de vos

lettres, que si ce commerce nous estoit aussi bien deffendu, que ce-
luy des autres choses l'est entre
les suiets de nos deux Princes. Je
ne sçay si ie vous en dois attribuer
la faute, toutesfois ie ne vous sçau-
rois dissimuler le ressentiment
que i'ay d'un si long & si cruel
silence que le vostre. Que si c'est
pour esprouuer ma patience, c'est
vouloir triompher de moy par
la plus foible partie de mon ame:
Et si vous n'avez oublié mon hu-
meur, vous sçavez bien que ie ne
suis pas seulement prompt à me
mettre en colere, mais que ie suis
encore si facile à m'affliger des
moindres choses, qu'il semble
que ie n'aye iamais receu que des
faueurs de la fortune, tant les dis-
graces me sont insupportables.
Je vous coniuere qu'à la fin vous

donniez quelque terme à la rigueur que vous me tenez, & que vous ne me refusiez plus vne chose, que i'aurois obtenuë d'un Barbare, depuis le temps que ie suis à vous la demander. Voyez à quoy vous m'avez reduit, puis que ie ne sçauois faire qu'il ne m'eschape des iniures cõtre vous. Neantmoins quoy que ie vous puisse dire, ie pense estre plus excusable que vous qui ne medittes rien du tout. Pour moy ie ne sçauois approuer ces amitez qui ne parlent point, quand elles peuuent estre eloquentes: Et combien que les lettres ne soient pas absolument necessaires pour en empescher la ruine, si est-ce qu'elles en entretiennent la vigueur. C'est le seul moyen que i'ay de me desennuyer, lors que le regret d'a-

136 DE MONSIEUR
uoir quitté quelque chose qui
m'est extrefinement chere, me
donne de l'inquietude. Le mes-
me soin que les auaricieux met-
tent à garder leurs richesses, nous
le deuons mettre à conseruer nos
Amys. Je ne suis riche que de
cela, & me contente de ce tresor,
que i'estime beaucoup plus que
tous ceux de la terre, dont ie ne
voudrois pas estre maistre à con-
dition den'aymer rien, & den'e-
stre aymé de personne. Je serois
miserable de cette sorte, au lieu
que ce qui n'empesche de porter
enuie à la plus part de ceux qui
font dans l'abondance, & qui rem-
plissent le monde de respect &
d'estonnement, c'est que ie pen-
se posseder vn bien duquel ils
font tellement pauures, qu'ils
n'ont pas assez dequoy l'acheter.

Aussi l'or est plus propre à corrompre l'amitié qu'à l'acquérir, & le prix ne s'en trouue que dans les ames releuees, & pleines de franchise comme la vostre. Cependant si vous ne pouuez vous resoudre à m'escire, prenez au moins la peine de venir voir si mes plaisirs sont aussi doux que ie vous les descrits : Aussi bien le lieu où vous estes est trop petit, pour pouuoir contenir vn esprit si grand que le Vostre, & la Nature n'auoit pas dessein de vous combler de tant d'eminentes qualitez, pour vous permettre apres vous les auoir donnees, de les aller cacher comme vous faites en vn lieu si reulé du grand Monde. Ce n'est pas que ie doute que vous n'ayez en vostre Province des Iuges qui ont les saines

138 DE M. FARET.

opinions du merite & de la Vertu: Et certes quand vous n'y auriez que l'entretien de Monsieur le Comte d'Arbeig, l'amitié d'un Seigneur si genereux & si honnestes homme que celuy là, suffiroit pour iustifier vostre seiour. Mais aussi songez, que vous ne pouuez sans ingratitude priuer la France de tant de belles choses qu'elle vous a apprises: Que vous deuez à tant d'excellents hommes qui vous ayment & vous estiment extraordinairement icy, le contentement de vous y voir arresté; Et apres tout, que vous ne scauriez estre Estranger de ce Royaume toute vostre vie, sans faire tort à

A Fontaine-Bleau ce 19.

Octobre 1625.

Vostre tres-humble seruiteur
& tres-fidelle Amy.

F A R E T.